

Brèves littéraires

Brèves

L'île aux lettres

Joël Des Rosiers

Volume 8, numéro 1, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6113ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Des Rosiers, J. (1992). L'île aux lettres. *Brèves littéraires*, 8(1), 23–24.

JOËL DES ROSIERS

L'île aux lettres

*J'ai dans la tête une île aux lettres,
et c'est un dé qui roule vers sa chance*

Je joue aux lettres. Ma passion des lettres date de la petite enfance. De ma famille. De mon père (l'absent grave). Il m'éblouit toujours par le maniement le plus exquis qui se pût rêver du plus-que-parfait du subjonctif : à l'aune duquel il juge ses semblables. De ma mère au style fluide. De mon parrain pour qui l'incipit de Salambô : «C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar» représente le paradigme de l'ordre et de la perfection. J'écris en présence des pères avec leurs beaux yeux d'absents. En présence des langues paternelles.

Quiconque s'engage dans l'écriture sent bien que toutes les langues maternelles sont abusives et qu'il s'agit de faire en sorte que la langue maternelle devienne étrangère : étrange dans la bouche comme un fruit étrange. Oser manger un mot. Oser la transgression de la création. L'écriture me révèle que la passion n'est pas stérile : l'amour des livres m'a conduit à en écrire.

J'ai dans la tête la rumeur du monde. Un cri originel. Un cri d'avant le langage que je suis incapable de faire rendre gorge. D'articuler. Je désire fiévreusement le

bruit de mer des savanes. Je désire... la langue : ce qui doit advenir. La langue d'arrivée qui jamais n'arrive.

Mon écriture est une dépossession. Comme le dit Mallarmé, «s'opérer vif de la poésie». Volontiers à distance de la transe. Du furoncle subjectif. Avec son charroi de faux sentiments et de niaiserie lyrique. J'écris contre moi. L'enfer, c'est moi ! J'écris pour ceux qui espèrent échapper au tombeau, sans avoir aimé le plus de femmes possible avant de crever pour rien.

Metropolis Opera fut un aide-mémoire, comme souvent le sont les premiers livres. Dans *Tribu*, j'ai dédié un tombeau à Basquiat. J'aime Basquiat. Parce que Basquiat, ça a failli être Matisse par les couleurs et les lignes. Basquiat, c'est aussi le Rimbaud du Livre nègre.

Les écrivains de la deuxième génération de l'immigration doivent répondre à la question posée par Salman Rushdie. Que vaut la parole d'un écrivain ? Comment résister au fantasme de pureté des idéologies dominantes ? Et au rejet par la culture d'origine ?

Le brassage des populations soulève les plus graves questions mais seulement irrésolues par la modernité. Il faudrait retourner aux Anciens qui, déjà, soulignaient le métissage de la latinité : Rome n'est plus dans Rome. Serions-nous les nouveaux Barbares ?

Péril en la tribu. Le voyage vers l'origine n'en est pas moins funeste : l'origine, un grand trou vide au milieu du poème.